

Texte non daté de Emile Zola (extrait du « Réveil de l'Ardèche »).

LES OISEAUX DE PROIE

Fantaisie Politique

Ils sont trois, à cette heure, qui guettent la France de leurs yeux ronds et avides.

Ce sont les oiseaux de proie royaux, ceux qui planent sur les nations agonisantes. Ils attendent le dernier râle d'un peuple et accourent enfoncer leur bec dans son cadavre encore tiède.

* *

Ah ! Bourbon, Orléans, Bonaparte, la plaine est rouge, le carnage est affreux, vous pouvez aiguïser vos serres avec une joie cruelle.

Chacun de vous, n'est-ce pas ? se dit que l'heure est proche de fondre sur la pauvre France, assassinée par la Prusse, au coin d'un bois.

Et ce sera, pour celui qui arrivera le premier, une belle ripaille, une curée chaude. Il fouillera les entrailles de la morte; il lui mangera les yeux, lui déchiquetera les membres, ne laissera que ses os blanchis au bord du fossé.

En attendant, vous tournoyez dans le ciel gris comme des corbeaux sinistres qui battent des ailes en réclamant l'odieux festin des champs de bataille. Vous trouvez que la France tarde bien à mourir. Vous la voudriez à terre, immobile enfin, pour l'entamer à votre aise. Vous avez faim de sa chair.

* *

Toi, Bourbon, pendant des siè-

cles, nous avons senti ton bec dans notre flanc. Il a fallu que 92 te chassât à coups de fouets. Et tu alla te percher à Coblentz, où, pendant plus de vingt ans, tu levas contre nous ta tête menaçante.

Plus tard, il fallu te chasser encore. Tu es l'oiseau implacable qui revient à son cadavre. Toutes les fois que nous serons par terre, nous te verrons tendre le cou et, d'un vol, t'abattre sur notre poitrine meurtrie.

Tu tournes éternellement autour de la France, muet, épiant l'heure favorable. Et, pour que nous ne t'apercevions plus dans le ciel comme un signe de deuil, il faudra que le dernier de ta race soit mort sur la pointe de quelque rocher perdu.

* *

Toi, Orléans, je veux te croire le moins cruel des trois. Mais je te crains, parce que tu as la tête douce, et que tu n'en as pas moins des griffes royales.

Vas, si généreux qu'on te fasse, tu es de la famille des éperviers. Les plumes et les serres repoussent, même quand un peuple s' imagine les avoir rognées pour toujours.

Prouve donc que tu n'es pas une bête de mauvais augure, en cessant de monter à l'horizon de la France moribonde. Disparais, cache-toi. Quand on est roi de naissance, on ne doit pas venir jeter son ombre sur une République.

* *

Toi, Bonaparte, tu es si soul de

chair encore mal digérée, que tu devrais aller cuver ton ivresse dans quelque trou obscur.

N'as-tu pas eu assez de cadavres à Werth et à Sedan ? Quel cimetière faut-il donc à ta faim de vautour ?

Replie ton cou chauve, mets ta tête sous ton aile et dors dans ton crime, si tu ne veux pas que les morts eux-mêmes, ceux que tu as laissés dans les champs de France, se réveillent en sentant tes griffes, et t'étouffent entre leurs bras crispés.

Tu soulèves le cœur de dégoût, tu n'épouvantes plus, oiseau maudit, dont chaque plume a une goutte de sang, et qui nous guettes avec les yeux clignotants, avec la grimace louche d'un meurtrier pris de boisson.

* *

Tous les trois, ils volent, noirs, dans le bleu du ciel. On les voit comme des points funèbres qui grandissent au bord de l'horizon.

Ah ! que la France ne fasse pas une nouvelle chute ! Ils seraient sur elle avant qu'elle puisse se relever. Ils se la disputeraient comme un butin de rencontre, et le plus fort la traiterait comme une charogne trouvée au détour d'un sentier.

Mais la France est enfin debout. Elle sait que les oiseaux farouches la surveillent de leur charnier. Elle les suit tous trois d'un œil attentif, prête à les traiter avec mépris, comme des mouches inopportunes ; s'ils osent approcher, elle les chassera de la main, et, s'ils reviennent, elle les écrasera.

* *

Allez-vous-en, Bourbon, Orléans, Bonaparte. Nous sommes une na-

tion vivante. Il n'y a pas ici de cadavre pour vous.

Emile ZOLA.